

La Revue Canadienne publie un Album litté- raire et musical, paraissant tous les mois, par li- vrains de 32 pages de matières littéraires et 4 pages de musique. Les douze livraisons de l'année ontient un volume de 10 volumes ordinaires.

ON S'ABONNE :

A Montréal, AUX BUREAUX No. 15, RUE ST. VINCENT.

A Québec, CHEZ M. F. X. JULIEN, MAISON DE LA CORPORATION.

La Revue Canadienne

DU MOND POLITIQUE, RELIGIEUX, LITTÉRAIRE, INDUSTRIEL, ET COMMERCIAL.

LOUIS. O. LE TOURNEUX, RÉDACTEUR EN CHEF.

Education.

Industrie

Progrès.

Feuilleton de la Revue Canadienne.

ISOLINE.

I.

Le général Harmant, vieux débris des guerres de l'Empire, s'était retiré quelque temps après la prise d'Alger dans le petit village de Moncontour, aux environs de Poitiers, sa ville natale. Ce n'est pas qu'une dynastie déchue et un nouvel ordre de choses le forçassent de rentrer dans ses foyers; au contraire, le général avait des opinions et des principes analogues avec ceux qui s'établissaient graduellement, et lorsqu'il vit flotter sur les forts africains le drapeau tricolore, son cœur se serva de joie en pensant que l'Empereur l'avait porté à une époque si glorieuse, et il se rappela en même temps l'ardeur de sa jeunesse, qu'il avait employée à servir de maître. Un motif bien autrement puissant que celui-là obligeait le vieux patriote à revenir au milieu de sa famille, et pour lui c'était un devoir de l'accomplir. Après avoir fermé les yeux à la compagnie de sa vie, il dut songer à l'éducation de son jeune fils Gaston, auquel il voulait faire son digne successeur. Résigné en quelque sorte sur ce que Dieu, d'un jour à l'autre, pouvait le rappeler à lui, le général Harmant passait le reste de sa vie en homme de bien; la moitié de son temps était occupé à chercher des moyens d'être utile, et l'autre moitié à distribuer lui-même des secours aux villageois, qui le vénéraient comme une seconde Providence. Rien en lui ne révélait l'homme de guerre; il s'était déshabitué de cette bruyante de mouvements si commune aux anciens soldats, et la douceur de ses paroles formaient un contraste apparent dans ses relations, surtout quand on songeait que ce digne vieillard était négué un des plus terribles et valeureux soldats de l'armée impériale. Son corps était couvert de cicatrices; mais bien qu'il fut septuagénaire, aucune n'était assez gênante pour l'embarquer d'agir. Avec une partie de sa fortune, il avait acheté un château dont l'architecture faisait remonter sa construction vers le milieu du moyen-âge, et qui d'après les traditions, aurait été enlevé d'assaut, en 1569, par le duc d'Anjou sur l'armure de Coligny.

Peu à peu, le général Harmant terminait sa carrière dans le château de Moncontour, au milieu de soins affectueux, ayant auprès de lui une jeune fille que le hasard avait placée sous sa protection. A l'époque où commence cette histoire, Isoline avait seize ans, et toutes les grâces que la nature peut donner à une femme, elle les possédait. Sa tête et légère, elle courait aussi bien après le papillon qu'après l'oiseau, et se montrait parfois soucieuse qu'il lui échappât. Pour se faire un portrait exact d'Isoline, il faudrait grouper toutes les jeunes filles que le crayon de Greuze nous a laissées, et prendre à celle-ci son sourire, à celle-là sa fraîcheur, à toutes une perle dans l'éclat de leur jeunesse.

Après l'événement qui remit Isoline dans les mains de son protecteur (elle avait alors cinq ans), celui-ci n'épargna rien pour lui donner une éducation complète dans le cas où son avenir l'appellerait un jour à soutenir le parallèle du monde. Son instruction fondamentale fut la religion, et, pour cela, le curé du village, vieil ami du général, sacrifiait tout le loisir que lui laissait le presbytère pour enseigner à sa jeune élève les doctrines les plus saines; la charité, l'humanité, telles furent les vertus que le saint homme développa le plus dans le cœur d'Isoline. Aussi, quelle joie n'éprouvait-il pas de la voir profiter de ses leçons en se montrant sensible à la pitié au point de donner tout son argent aux malheureux qui quetaient une audience à la porte du château. Avec de pareils sentiments, tout faisait présager une âme pure, honnête, et l'avenir devait justifier ces prévisions.

Les institutrices réunissant le plus d'aptitude furent appelées à Moncontour pendant plusieurs années, et lorsqu'Isoline donna des preuves et des résultats de son instruction, le général fit venir de Paris une bibliothécaire spéciale pour la former. Des journaux choisis et des livres de nos meilleurs écrivains entretenaient non seulement le goût littéraire de la jeune fille, mais encore éclaircissaient son jugement, qui faisait chaque jour de sensibles progrès.

Quand l'hiver ramenait les vieillards au château Isoline passait une partie de la soirée à faire des lectures à son père adoptif et au curé, ces deux aires-boutans de son enfance, et le reste du temps à faire des commentaires très judicieux sur ce qu'elle avait lu. Alors une transformation opérant en elle; sa voix prenait toutes les nuances et la flexibilité de la persuasion, et lorsqu'un caractère odieux tombait sous sa critique c'était avec l'énergie la plus acerbe et la plus incisive qu'elle l'en y ait pour le trasser ensuite. Dans ces moments, elle avait une expression inaccoutumée. Son inspiration se chauffait à la fois par le visage de la jeune fille, en prenant des proportions immenses, disparaissait tout-à-fait sous les traits d'une femme accomplie. C'était un papillon qui vient de briser sa chrysalide pour se montrer au jour.

Et le général disait à son ami avec une plainte sourde:

— Quel dommage que ce ne soit pas mon enfant! Le lendemain, Isoline revenait à son état normal, c'est-à-dire riieuse, folle et sensible, sensible surtout, car chaque matin elle balayait la neige à l'entrée du parc, en faisant une place pour les oiseaux qui venaient en sautillant prendre part aux bienfaits de cette petite providence; ceux que le froid avait abasourdis, elles les prenait avec soin et les portait auprès du feu de son salon, où ils ne tardaient pas à reprendre leur première vigueur.

De son côté, Gaston avait grandi et formé ses sentimens sur ceux de son père. A un visage fort agréable, il réunissait les qualités essentielles du cœur; son caractère avait une générosité illimitée, une sympathie accessible à tous, et une ardeur capable de tout entreprendre. A vingt-cinq ans ses capacités l'élevèrent au grade de capitaine de hussards, et le vieux vétéranaire, qui ne se souvenait plus d'avoir versé des larmes, pleura de joie en apprenant que son fils marchait d'un pas si ferme dans la carrière des armes.

En partant, Gaston avait confié un secret à son père; il aimait Isoline; aussi le général convoitait-il pour son fils un trésor si précieux, et le lui promit s'il revenait digne de le posséder et si, jusqu'à son retour, la naissance de sa fille adoptive étant entourée d'un mystère, il ne se présentait aucun obstacle à leur bonheur.

Depuis quinze ans, la vie était douce au château de Moncontour, quand un événement inattendu manqua d'en troubler l'harmonie. Comme il a été dit plus haut, Isoline était la lectrice habituelle du général Harmant. Un jour qu'enfoncée dans un vaste fauteuil, il écoutait la lecture de l'Histoire de Napoléon, un domestique l'interrompit en lui présentant une lettre. C'était un pli élégamment arrangé, portant derrière la souscription un cachet noir de grande dimension, dont l'écu contenait un lion accroupi, avec un lis dominant, le tout sur un fond sable ou chagriné.

Le général la prit précipitamment; il avait hâte de savoir qui, autrement que son fils pouvait s'occuper de lui.

Et Isoline, que sa position faisait ressembler à une violette au pied d'un chêne séculaire, se leva et promena un œil instigateur sur cette lettre qui semblait d'un mauvais augure:

- Qui vous a remis ceci, Benoît?
— Le facteur rural, Monsieur.
— A l'instant?
— Oui, Monsieur.

— Avant de l'ouvrir, le général la retourna en tous sens, mais ne put sur aucun signe fonder ses craintes, et rien, en effet, ne témoignait que cette missive fût de son fils, d'autant que depuis plusieurs jours il avait annoncé son arrivée.

— Un dernier devoir. ... répéta-t-il tout bas. Puis, après avoir réfléchi:

— Benoît, si une personne étrangère venait me demander, vous me trouveriez dans le parc avec Ma demoiselle, et vous priez qu'on n'attende au salon. — Vos ordres seront exécutés, Monsieur. — Viens, Isoline.

Le vieillard lui donna le bras, et tous deux se dirigèrent à pas comptés vers une immense avenue, dans un silence solennel. Après avoir marché pendant quelques minutes, ils s'arrêtèrent sur un banc de pierre, l'un absorbé sous une seule pensée, l'autre retenant sa respiration dans la crainte d'être indiscreté.

II.

Sur le petit chemin qui conduit de Poitiers à Moncontour, quatre cavaliers, de mise, de physiologie et d'âge différens, chevauchaient dans la même direction avec une vitesse à peu près égale; et cependant ils paraissaient, ne pas voyager ensemble, car ils tenaient deux par deux les côtes opposés de la route.

Le premier d'une tournure qui révélait d'abord l'homme du monde, avait quarante ans environ; c'était le marquis d'Essanges; derrière lui était son domestique. Le père du marquis venait de mourir récemment, et en laissant à son fils son nom et sa fortune, il lui dicta ses vœux, et son caractère, dont une clause expliqua son voyage à Moncontour. Mais le général, qui ignorait la mort de son persécuteur, se demandait obstinément quel était le dernier devoir qu'il avait à remplir envers lui.

Dans un sens opposé, un peu en arrière, un jeune homme de vingt-cinq ans, aux moustaches

brunes, possédant une désinvolture pleine de jeunesse et revêtu d'un uniforme de hussard semblait témoigner à son compagnon le désir de voir le visage du marquis, et pour cela donnait de sa main en temps quelques petits coups de cravache à son cheval; mais l'animal, fatigué sans doute d'un long voyage, y faisait à peine attention et n'allait pas plus vite. De guerre lasse, Gaston, car c'était lui, laissa cheminer à son gré.

En se retournant involontairement, le marquis d'Essanges s'aperçut qu'il était suivi à petite distance par deux cavaliers dont l'un, vu sa jeunesse, portait un costume digne de fixer l'attention. Il ralentit donc le trot de sa monture et attendit que le jeune officier l'eût rejoint pour s'approcher de lui. A cette marque de déférence, Gaston s'arrêta court, salua gracieusement son nouveau compagnon, toutefois sans trop de cérémonie, puis continua son chemin à côté du marquis.

Celui-ci prit la parole. — Il serait impoli à moi, Monsieur, si, avant de vous témoigner le plaisir de cette rencontre, je ne vous déclarais mon non pour vous ôter toute susceptibilité à mon égard. Vous savez tout aussi bien que moi l'ennui qu'on éprouve de voyager seul, et n'est-ce pas voyager isolé que de n'avoir comme nous qu'un domestique à qui parler?

— Cela est vrai assez souvent, répondit Gaston; mais Monsieur me parlera de ne pas considérer comme tel la personne placée à ma droite. C'est un brave soldat auquel j'ai donné mon amitié, et qui peut disposer de moi à tout heure pour un service que je ne paierai jamais assez cher, et si, jusqu'à son retour, la naissance de sa fille adoptive étant entourée d'un mystère, il ne se présentait aucun obstacle à leur bonheur.

— En ce cas, Monsieur, dit le marquis, nous irons ensemble, car c'est aussi le but de mon voyage. Si, comme moi, vous voulez vous hausser un peu sur vos épaules, je vais vous indiquer où je dois m'arrêter. Le château de Moncontour dont on aperçoit à peine la cime va dans un instant décomposer sa gigantesque silhouette au-dessus de l'horizon: c'est là qu'on m'attend.

— Vous êtes généreux, Monsieur, et je vous en remercie; mais, bien que je sois la même carrière, le même sort ne m'est pas réservé, et la raison de mon émotion visible vous paraîtra peut-être naturelle quand vous saurez que je suis...

(A CONTINUER.)

NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

LONDRES, 20 mai 1848.

« Ce qui occupe le plus l'Angleterre en ce moment c'est la forme de constitution que va se donner la France. Chacun en raisonne à sa manière: les lords hauts politiques la discutent comme s'ils siégeaient à l'Assemblée nationale de Paris, et M. Guizot hausse légèrement les épaules. Est-ce à l'intention de l'Angleterre l'Est-ce à l'intention de la France? Voilà ce que ne laisse pas pénétrer le ministre déchu.

« La reine et le prince Albert, qui ont quitté l'île de Wigh le 2 de ce mois, habitent le palais de Buckingham, les réparations que l'on est en train de faire au château de Windsor ne permettant plus à la cour d'y établir sa résidence. Leurs majestés britanniques sont allées rendre ces jours derniers une visite à la reine danoise, chez laquelle un hasard fort complaisant leur a fait rencontrer Louis-Philippe et Marie-Amélie. Le lendemain, malgré cette rencontre, le couple royal, accompagné de leurs enfants, est allé voir chez eux les réfugiés de Clarentmont.

« L'ex-roi des Français a horriblement vieilli depuis deux mois, tant au physique qu'au moral; et assure même que par instant son esprit divague. Son idée fixe alors est de vouloir envoyer chercher ses deux portefeuilles rouges oubliés aux Tuileries; et il les réclame impérieusement, et demande s'ils sont arrivés, peu de minutes après qu'il a donné l'ordre d'aller les réclamer.

« Toutefois, suivant des gens qui se prétendent bien informés, M. Louis Clot, agent de Louis-Philippe, aurait fait des propositions à la compagnie du Ferry de Winnissimmet (Massachusetts) pour l'achat de Chelsea-House et des terrains qui en dépendent. Une somme de 100,000 dollars aurait été offerte. Ce fait confirmerait ce que disent les personnes qui entourent le roi émigré, sur ses projets d'établissement aux États-Unis.

« Le jour anniversaire de la naissance de lord Wellington (Sa Grâce est entré dans sa 80e

année), une fête superbe a été donnée dans sa demeure quasi-royale. Toute l'élite de l'aristocratie s'était empressée de venir animer ces magnifiques salons pour fêter le noble vieillard. Beaucoup d'allusions sur la bataille de Waterloo ont été faites; cela, joint à quelques bruits de guerre contre la France que les Anglais chuchotaient entre eux, ont forcé plusieurs Français à désertir le bal.

« Les véritables amis de l'Angleterre voient avec inquiétude cette nation se préoccuper autant de ses voisins, et aussi peu de la position critique dans laquelle elle se trouve elle-même. Ainsi, suivant le rapport du comité de travail, il est prouvé ceci: le nombre des ouvriers à Londres s'élève à 200,000, sur lesquels 66,000 n'ont pas d'ouvrage, 66,000 en ont rarement, et les 68,000 qui complètent la totalité, ont un travail régulier, mais payé à très bas prix. N'est-ce pas déjà une des grandes plaies de l'état, surtout quand elle se trouve jointe à une misère aussi horrible, à une agitation sourde, mais menaçante, comme l'Irlande, qui absorbe à elle seule plus de 50,000 hommes de troupes régulières. Et ne serait-ce donc pas le cas de dire que nos pauvres compatriotes sont au vis-à-vis de la France exactement comme l'homme dont parle l'Évangile, qui voyait une paille dans l'œil de son ami, et n'apercevait pas une poutre qui devait crever le sien.

« La misère du peuple anglais provient, selon lui, de la grande quantité de machines employées dans le royaume-uni. On a calculé que le travail de ces machines est équivalent à celui que pourrait fournir 600 millions d'hommes.

« Une ligue de dames du grand monde s'est formée, dit-on, sous le patronage de la reine; par le moyen d'une circulaire, un bas de laquelle les nobles ladies apposent leur paraphe, elles s'engagent sur l'honneur (à ces dames vont-elles placer leur honneur?)... elles s'engagent donc à ne plus se servir ni d'habit, ni de bijoux, ni de chapeaux, ni en un mot d'aucun de ces élégants colifichets que seule leur fournit la France. Il paraît, à ce qu'assurent les moqueurs médisants, que cette faute, si impolitique dans l'Empire de la mode, a déjà eu de graves conséquences; et s'il faut les en croire, quelques-unes de ces aristocrates ligueuses aiment, à la dernière réception de la reine, prêté beaucoup à rire par la manière dont elles étaient habillées.

« Le bruit de cette ligue met le commerce de notre bonne ville de Londres tellement en émoi, que les réclames pleuvent de toutes parts; car l'Anglais est commercant trop habile pour laisser jamais échapper l'occasion de s'approvisionner à bon compte. Or, la crise commerciale de Paris a semblé aux marchands le véritable moment d'acheter; aussi les marchandises françaises regorgent-elles dans tous les magasins de la cité. Ainsi cette absurde mesure doit nuire beaucoup moins au commerce de Paris qu'à celui de Londres, dont tous les achats sont faits pour la saison, c'est-à-dire pour l'année.

« Nous espérons que la reine comprendra l'absurdité d'une semblable protestation contre la République, et qu'elle laissera la mode et la politique entièrement étrangères l'une à l'autre.

« Toute la noblesse du monde semble s'être donnée rendez-vous à Londres depuis quelque temps; on dirait qu'aucune notabilité de la fashion aristocratique ne veut manquer à cette levée de boucliers. Aussi les menées diplomatiques vont-elles leur train; elles n'ont pas toutes lieu dans le cabinet de nos hommes d'État, et l'on prétend que les boudoirs élégants de certaines grandes dames sont regardés comme offrant plus de sécurité et de chances de succès.

« Enfin, ce qu'il y a de certain, c'est que les nobles réfugiés de tous les pays sont admirablement bien reçus, et paraissent avoir pour les Anglais le charme de toutes les curiosités qu'on leur montre à de certaines époques.

« Ainsi, si par hasard un mauvais plaisant s'avise, en voyant un monsieur arrêté, de dire à un de ses voisins, ni trop haut, ni trop bas: Ah! M. Guizot!... ou bien: Ah! M. de Metternich!... aussitôt les passants suivent le regard de celui qui a parlé, puis peu à peu une foule compacte vient se grouper autour de l'infortuné qui a été désigné, et l'on ne peut se faire une idée de l'examen minutieux dont il devient l'objet; il représente au naturel Christophe Colomb entouré des sauvages du Nouveau-Monde.

« On est fort triste ici de plusieurs accidents maritimes dont le commerce vient d'être frappé. Les désastres les plus cruels sont ceux que l'on communique de Calcutta. Le feu a pris au bateau à vapeur le Bénarès. Marchandises et gens tout à péri. Beaucoup de passagers se sont noyés pour échapper aux flammes; un grand nombre de matières combustibles dont était chargé le bâtiment alimentaient l'incendie d'une manière effroyable. Ce bâtiment quittait les Indes avec une riche cargaison.

« Le malheur du peuple et sa dégradation font chaque année un accroissement très remarquable; ainsi voici, comme preuve de ce dire, la statistique exacte des personnes qui ont été condamnées à la déportation, depuis l'année 1839:

Table with 2 columns: Year and Number of people. 1839..... 2,560; 1840..... 3,252

PARAISANT LES Mardi et Vendredi

CONDITIONS D'ABONNEMENT. (Payable d'avance.)

Abonnement au Journal semi-hebdomadaire seul, £1
Abonnement à l'Album Mensuel, Littéraire et Musical, seul, £1
Aux deux publications réunies, £1 1/2
Tout souscritteur s'abonnant et payant l'année entière, moitié prix quel-dessus

PRIX DES ANNONCES. Six lignes et au-dessous, première insertion, 2s. 6d; Dix lignes et au-dessous, première insertion, 3s. 6d; Au-dessus par lignes, 4s. 6d; Toute insertion subséquente, le quart du prix (Affranchir les lettres.)

Table with 2 columns: Year and Amount. 1841..... 4,173; 1842..... 4,585; 1843..... 4,996; 1844..... 5,267; 1845..... 5,990; 1846..... 6,630; 1847..... 7,280

« Cette progression est vraiment une chose effrayante! « Le York-Journal donne pour preuve des progrès de la civilisation parmi les Indiens Cherokees, la dette publique qu'ils ont contractée d'un million de dollars. « A ce compte-là, l'Angleterre est très-certainement le pays le plus civilisé du monde.!

CONSTANTINOPLE, 5 mai.

Il se passe ici des événements qui, en raison des circonstances et de leur nature particulière, sont d'une haute gravité. La Russie, qui profite toujours des grandes commotions européennes pour augmenter sa puissance en Orient, vient d'acquiescer une prépondérance exclusive dans les conseils de la Porte, par suite de la nomination d'Hali-Pacha, sa créature, et de la chute de Reschid-Pacha, le chef du parti français.

« Le chargé d'affaires du Czar qui sait que la question de l'Égypte est, pour la Turquie, l'objet de regrets toujours nouveaux, a promis ouvertement au Divan la révision des traités de 1840; et, comme on pense que Mehemet-Ali, atteint d'une maladie déclarée mortelle, ne fournira pas une longue carrière, on s'attend chaque jour à une grande catastrophe. La Porte vit dans l'espérance de reconquérir l'Égypte, qu'elle n'a jamais su ni conserver, ni administrer.

« Dans ces circonstances, la diplomatie est à l'abandon; les représentants de la Prusse et de l'Autriche, dont les gouvernements sont absorbés par la politique intérieure de leur pays, se trouvent sans instructions; l'ambassadeur d'Angleterre a quitté Constantinople, et l'ambassadeur de France, M. de Bourqueney, qui a reçu son ordre de rappel, est parti pour Paris; seul, le représentant de la Russie est resté sur la brèche; il intrigue et il répand l'or, qui est le meilleur moyen d'action auprès d'Hali-Pacha et de ses collègues.

« La proclamation de la République a produit ici et dans tout l'Empire un effet immense; mais cet effet s'amortit chaque jour par suite de l'abandon dans lequel se trouvent les intérêts français. Si cette situation se prolonge, elle produira des résultats déplorables; déjà, la nouvelle attitude prise par la Russie est un fait d'une très haute gravité et qui doit attirer l'attention de la France, si elle ne veut pas voir, dans un avenir très-prochain, s'accomplir la ruine de son influence en Orient.»



LA REVUE CANADIENNE

MONTREAL, 23 JUIN 1848.

Le Journal de Québec poursuit sa tâche, celle d'éclairer le peuple Canadien sur ses vrais intérêts avec un zèle, une énergie et une habileté qui lui font infiniment honneur. C'est là sans doute ce qui explique l'espèce de persécution dont cette feuille et son rédacteur, le représentant du comté de Montmorency sont devenus l'objet depuis quelque temps de la part d'une certaine clique. Il n'est pas d'injures et de calomnies dont on n'ait fait usage contre M. Cauchon c'est un homme vendu, ennemi de ses compatriotes, qui veut abaisser le Bas-Canada devant le Haut, etc. Incapable de répondre à ses arguments, on dénature le sens et le portée de ses écrits en lui prêtant des idées et des sentimens qu'il n'a pas. Mais M. Cauchon répond victorieusement à ses détracteurs et à ses adversaires. Il les terrasse et les accable sous les coups de sa logique forte et convaincante. Le remarquable article qui suit que nous empruntons au dernier numéro du Journal de Québec est une preuve de ce que nous avançons. Le public en lisant des écrits comme celui-ci ne peut qu'applaudir aux courageux efforts et aux succès de l'auteur.

LE HAUT ET LE BAS-CANADA.

Nous ne reviendrions plus sur cette question, si elle était oiseuse et si la discussion n'en était excessivement importante pour le pays qui a besoin de connaître la vérité sur ce qui intéresse à un si haut degré. La réforme parlementaire comme l'entend le Canadien, est indu-